

« *Je ne crois pas en Dieu, je crois en la Science* »

P. Florent URFELS

Introduction

Je voudrais commencer par nous mettre dans l'ambiance avec une citation de Paul Dirac (1902-1984), un des plus grands scientifiques du XX^e siècle, prix Nobel de physique en 1933 pour ses découvertes en Mécanique quantique :

« On doit reconnaître que la religion contient une foule d'affirmations fausses pour lesquelles il n'existe aucune justification dans la réalité. Déjà le concept de 'Dieu' n'est qu'un produit de l'imagination humaine. On peut comprendre que des peuples primitifs, davantage exposés à la domination des forces naturelles que nous ne le sommes actuellement, aient, sous l'effet de leurs angoisses, personnifié ces forces et en soient ainsi arrivés à la notion de divinité. Mais dans notre monde actuel, où nous arrivons à comprendre les relations de cause à effet dans la nature, nous n'avons plus besoin de telles représentations. Je ne vois pas en quoi l'hypothèse de l'existence d'un Dieu tout-puissant pourrait nous aider¹. »

Pour Dirac et pour nombre de nos contemporains, la messe est dite : la religion, la foi, Dieu... tout cela est irrationnel. Seule la science est rationnelle et seule la science a la capacité de produire des affirmations qui correspondent à la réalité. Donc d'un côté il y a les gens évolués qui ont compris que « l'hypothèse Dieu » était inutile, de l'autre il y a des gens primitifs qui croient encore en Dieu. Si vous croyez en Dieu, nous dit Dirac, c'est que vous êtes angoissés...

Mettre la peur de la nature à l'origine de la croyance en Dieu, cela n'est pas particulièrement original. « *Primus in orbe deos fecit timor* », « c'est en premier la crainte qui a fait les dieux sur la terre », disait Pétrone (14-66 ap. J.-C.) reprenant une idée de l'épicurien Lucrèce (98-55 av. J.-C.). Là où la pensée moderne ajoute quelque chose, c'est dans la conviction que la science devrait faire disparaître la peur de la nature et donc, par le fait même, la religion.

Pour entrer en discussion constructive avec Dirac, je pense qu'il faudrait partir de la fin de la citation : « Je ne vois pas en quoi l'hypothèse de l'existence d'un Dieu tout-puissant pourrait nous aider ». Pourrait nous aider à quoi ? Si Dirac sous-entend : « nous aider à faire de la physique », il a raison. « L'hypothèse Dieu » n'est pas utile à la Mécanique quantique, c'est bien évident. Mais si Dirac sous-entend : « nous aider à être des hommes », le débat ne peut pas être tranché aussi facilement. Est-ce que le tout de l'être humain est contenu dans la Mécanique quantique ? Est-ce que le tout de la rationalité est contenu dans les sciences « dures » (mathématiques, physique, chimie, biologie) ? Est-ce que pour vivre en homme, il est si évident que cela que « l'hypothèse Dieu » soit inutile ?

Je ne dis pas qu'on peut répondre tout de suite : « oui, pour être un homme, on a besoin de l'hypothèse Dieu ». Je dis que la question mérite d'être posée... Et dans les faits, elle est posée : l'homme ne fait que poser cette question depuis qu'il existe, à travers des réalités comme la religion bien sûr, mais aussi l'art, la littérature, la philosophie... Toujours

¹ Cité par Werner HEISENBERG, *La partie et le tout, le monde de la physique atomique*, p. 122.

dans les faits, l'homme n'a pas encore tranché par la négative. Je crois que nous en sommes la preuve. Nous ne sommes pas plus idiots que nos contemporains et pourtant tous ici nous pensons que l'existence de Dieu n'est pas quelque chose d'*a priori* absurde ou nuisible.

Le titre de cette conférence est : « je ne crois pas en Dieu, je crois en la Science ». C'est une phrase que j'ai réellement entendue dans une discussion et sur le moment elle m'a un peu agacé. Pourtant cette phrase est peut-être plus juste et plus intelligente que ce que disait Paul Dirac. « Je *crois* en la science. » La science *peut* être objet de foi. Et quand on croit à la science, de fait, la science prend la place de Dieu. Pourtant ce n'est jamais la science qui, à partir d'elle-même, nécessitera un tel acte de foi de la part de l'homme. On peut être un grand scientifique, estimer que la science est une partie importante de ce que l'homme peut connaître de la réalité, sans *croire* en la science, c'est-à-dire sans avoir décidé que la science est l'unique source de la vérité, l'unique modèle de la rationalité.

Je cite un philosophe contemporain, grand spécialiste de Hegel donc intelligent (Hegel se trompe sur à peu près tout mais il possède cette qualité rare de rendre intelligents ses lecteurs) : Jean-Louis Vieillard-Baron. Il s'agit d'une phrase au sujet du matérialisme mais comme le scientisme est une forme de matérialisme, elle correspond bien à notre thème de réflexion : « affirmer que la matière est principe de toute réalité est une affirmation idéaliste car ce n'est en rien un fait d'expérience. » On pourrait donner une variante : « affirmer que la science est principe de toute vérité est une contradiction car ce n'est en rien une affirmation scientifique. » C'est ce qui s'appelle, en philosophie, une rétorsion. La rétorsion consiste à dévoiler, à mettre au jour, une contradiction intérieure. Par exemple celui qui affirme : « il n'y a pas de vérité » se contredit car il pense qu'une affirmation au moins est vraie : celle qui dit qu'il n'y a pas de vérité. On peut donc réfuter le sceptique par rétorsion. C'est ce que faisait Aristote.

Pour résumer, le scientisme à la Dirac n'est pas une posture scientifique. Dire cela ne suffit pas à discréditer le scientisme... sauf pour les scientifiques. Donc, par rétorsion, le scientisme est tout simplement contradictoire. Il est possible que « l'hypothèse Dieu » soit inutile à l'homme, voir nuisible. Mais il est certain que ce n'est pas la science qui le prouvera. Seule la philosophie pourrait donner une telle preuve, éventuellement. Et il faudrait alors s'entendre sur ce qu'est une « preuve » dans le champ philosophique, ce qui est une question effroyablement compliquée, presque aussi compliquée que celle de l'utilité ou de l'inutilité de l'hypothèse Dieu.

Donc mon monsieur qui disait : « je crois en la science » avait raison. C'était un véritable acte de foi. D'une certaine manière, il aurait aussi bien pu dire : « je crois en Dieu mais mon Dieu n'est pas le même que le vôtre. Votre Dieu est celui de la Bible, le mien s'appelle Science ». D'ailleurs je pense que tout homme a un Dieu, même s'il se dit athée, car il est impossible de vivre sans se représenter un Absolu qui finalise et unifie nos actes volontaires. C'est ce que Maurice Blondel a montré dans sa thèse, *L'action*. Au fond la bonne question n'est pas : « crois-tu en Dieu ou es-tu athée ? » mais plutôt : « ton Dieu est-il le vrai Dieu ou une idole ? »

Est-ce que la Science est le vrai Dieu ? Je pense que non, pour une raison simple. Si la Science était Dieu, elle devrait pouvoir donner un sens à toute mon existence, particulièrement à l'acte de foi qui me fait adhérer à la Science comme Dieu. Or de cela elle est incapable, c'est toujours ce fameux argument de rétorsion... En revanche, le Dieu de la Bible, le Dieu de l'Église catholique, me donne beaucoup d'éléments pour comprendre à quel

titre je puis croire en lui. C'est même devenue une spécialité de la théologie, qu'on appelle la théologie fondamentale. La théologie fondamentale s'interroge sur l'acte de foi chrétien : pourquoi croire ? sur la base de quel motifs ? quel rapport avec les autres usages de la raison ? Branche absolument passionnante de la théologie... En tout cas le christianisme est loin d'être muet sur l'acte de foi chrétien, tandis que la Science sera toujours muette sur l'acte de foi scientifique.

Le programme de notre cycle « Dieu et la Science »

Notre cycle sur « Dieu et la science » nous fera rencontrer plusieurs aspects de la concurrence ou de la non-concurrence entre Dieu et la science.

- Le **8 octobre** (la semaine prochaine) Gérard Donnadieu, docteur en physique, nous parlera du P. Teilhard de Chardin (1881-1955), jésuite et paléontologue, qui a joué un grand rôle au XX^e siècle pour « réconcilier » les scientifiques avec l'Église.

- Ensuite il y aura les vacances, puis le **5 novembre** notre table ronde sur l'encyclique du Pape *Laudato si'*. D'une certaine manière, cette conférence publique se rattache aussi à notre thème « Dieu et la Science » car le projet scientifique moderne n'est pas sans responsabilité dans la « détérioration de la maison commune » dont parle le Pape.

- Le **12 novembre**, Rémi Sentis, docteur en mathématiques, nous fera un témoignage plus personnel : comment vivre sans déchirement ou contradiction le fait d'être scientifique et chrétien ?

- Le **26 novembre** le P. François Euvé, physicien et théologien, nous parlera du Darwinisme et de la théologie de la Création (à bien distinguer du *créationnisme* des chrétiens fondamentalistes américains...).

Pour ma part je vous ferai trois petites conférences, la première ce soir même et les deux autres à la toute fin de notre cycle, en janvier. Mon objectif est bien modeste : je voudrais donner quelques éléments permettant de situer existentiellement votre activité de scientifique (ou au moins l'usage implicite que vous faites de la science dans la vie quotidienne) et votre acte de foi en Dieu. Plus précisément je vais me placer au plan de la *connaissance* et préciser comment la connaissance du monde et de l'homme que nous donne la science s'articule avec la connaissance de Dieu, du monde et de l'homme que nous donne la foi chrétienne.

Connaissance en grec se dit ἐπιστήμη, c'est donc de l'*épistémologie* que nous allons faire, un discours (λόγος) sur la connaissance (ἐπιστήμη). En général quand on parle d'épistémologie on désigne une branche de la philosophie, et de fait il y aura pas mal de philosophie dans mon propos. Mais il est clair que la philosophie n'est pas la plus compétente (ce qui ne veut pas dire qu'elle n'a aucune compétence...) pour déterminer le genre de connaissance que la foi chrétienne apporte à l'homme. Cela, seule la théologie en est capable. C'est donc de l'épistémologie théologique que nous faire ensemble, en parcourant trois étapes.

Tout d'abord nous essaierons de mieux comprendre ce qu'est le *projet scientifique* en revenant à son acte de naissance, au XVII^e siècle, avec des gens comme Galilée (1564-1642), Descartes (1596-1650) ou Newton (1643-1727).

Ensuite je vous présenterai rapidement l'épistémologie d'Emmanuel Kant (1724-1804) qui est loin d'être parfaite mais qui est incontournable pour notre sujet car Kant l'a constituée très consciemment pour préciser et distinguer ce qu'est la connaissance scientifique et ce qu'est la foi en Dieu. C'est ce qu'il dit dans la préface à la seconde édition de la *Critique de la raison pure* : « J'ai supprimé le savoir pour faire place à la foi », ou peut-être dans une meilleure traduction : « Je dus abolir le savoir afin d'obtenir une place pour la croyance ». D'un côté Kant humilie la raison en lui déniait la capacité d'élaborer une métaphysique objective, qui atteigne l'être même des choses (dans le jargon de Kant, le noumène). Seule la science est objective, nous dit Kant, mais elle se limite à mettre de l'ordre dans ce qui nous apparaît (le phénomène), elle ne nous dit rien de l'être des choses. Ainsi Kant abolit bien le savoir (le savoir métaphysique, pas le savoir issu des sciences physiques) mais d'un autre côté il n'est pas athée et il entend montrer pourquoi notre raison ne peut pas ne pas sécréter quelque chose comme l'idée de Dieu. Kant estime même que cette idée de Dieu joue un rôle très important dans notre existence, mais que ce rôle est surtout moral, d'où le fait que nous adhérons à Dieu par la foi et non par une certitude du même genre que celle qui nous fait adhérer à la loi de la chute des corps. Il y a beaucoup de choses intéressantes chez Kant, beaucoup de choses contestables aussi au plan philosophique, beaucoup de choses enfin incompatibles avec la foi catholique. Nous essaierons de débrouiller tout cela dans la deuxième partie.

Dans la troisième partie j'essaierai de vous exposer l'épistémologie d'un auteur pas très connu mais assez génial, le P. Albert Chapelle (1929-2003), très grand philosophe et très grand théologien aussi. L'épistémologie d'Albert Chapelle ne fonctionne pas sur deux plans seulement, comme celle de Kant, mais sur quatre plans, comme les quatre semaines des *Exercices spirituels* de saint Ignace et les quatre sens de l'Écriture. C'est qu'au fond il y a un rapport intérieur entre toutes ces réalités : l'épistémologie, la métaphysique, la liberté spirituelle en recherche de Dieu et l'herméneutique des Écritures. Mais de cela je ne pourrai guère parler car cela nous emmènerait beaucoup trop loin...

1. Le projet scientifique moderne

Il est toujours délicat d'identifier des actes de naissance dans l'histoire des idées car on peut toujours trouver un précurseur au précurseur. Néanmoins, pour ce qui concerne la science moderne, la science au sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot, il y a en gros un consensus pour dire qu'elle apparaît au XVII^e siècle. Et pour comprendre de quoi il s'agit, le mieux est de revenir à un des « Pères fondateurs » de la science moderne, Galileo Galilei :

« La philosophie est écrite dans cet immense livre qui se tient toujours ouvert devant nos yeux, je veux dire l'univers, mais on ne peut le comprendre si l'on ne s'applique d'abord à en comprendre la langue et à connaître les caractères avec lesquels il est écrit. Il est écrit dans la langue mathématique et ses caractères sont des triangles, des cercles et autres figures géométriques, sans le moyen desquels il est humainement impossible d'en comprendre un mot. Sans eux, c'est une errance vaine dans un labyrinthe obscur². »

Dans ces lignes, Galilée reprend un thème très traditionnel de la théologie chrétienne. Dieu nous a donné deux livres pour que nous puissions Le connaître, L'aimer et ainsi être sauvés. Il y a le livre des Saintes Écritures, celui auquel nous pensons spontanément ; mais il

² *L'Essayeur*, in *L'Essayeur de Galilée*, Les Belles Lettres, 1980, p. 141.

y a aussi le « livre du monde » qui exprime quelque chose de l'être de Dieu car, quand Dieu a créé le monde, il y a laissé une empreinte de ce qu'il est. C'est, dans la Bible, tout le thème de la Sagesse créatrice.

« ¹⁵Que Dieu m'accorde de parler avec intelligence
et de concevoir des pensées dignes des dons reçus,
car c'est lui qui guide la Sagesse
et dirige les sages.

¹⁶Il tient en son pouvoir et nous-mêmes et nos paroles,
tout savoir et toute science des techniques.

¹⁷Ainsi m'a-t-il donné une connaissance exacte du réel.
Il m'a appris la structure de l'univers et l'activité des éléments,

¹⁸le commencement, la fin et le milieu des temps,
les alternances des solstices et les changements de saisons,

¹⁹les cycles de l'année et les positions des astres,

²⁰les natures des animaux et les humeurs des bêtes sauvages,
les impulsions violentes des esprits et les pensées des hommes,
les variétés de plantes et les vertus des racines.

²¹Toute la réalité cachée et apparente, je l'ai connue,
car l'artisan de l'univers, la Sagesse, m'a instruit. » (Sg 7,15-21)

Dieu a créé le monde par sa Sagesse et il a donné sa Sagesse aux hommes pour que les hommes puissent comprendre « comment va le monde ». Par cette sagesse, il devrait être possible aux hommes de déchiffrer le monde pour y contempler des images de Dieu, des signes ou des vestiges de Dieu. « La grandeur et la beauté des créatures conduisent par analogie à contempler leur Créateur. » (Sg 13,5) Mais comme le péché originel a obscurci notre intelligence et également eu des conséquences sur le monde lui-même, il nous est désormais très difficile de déchiffrer le « livre du monde ». C'est pour cela que Dieu nous a donné le livre des Saintes Écritures, afin de rééduquer notre regard, pour nous permettre de retrouver Dieu dans notre existence et dans le monde qui nous héberge.

Citons un auteur du Moyen-Âge, un parmi une multitude : saint Bonaventure (1217-1274).

« On peut dire que le monde créé est semblable à un livre dans lequel éclate, est représentée et est lue la Trinité créatrice selon un triple degré d'expression par mode de vestige, d'image et de ressemblance. L'idée de vestige se trouve dans toutes les créatures l'idée d'image, dans les seules créatures intelligentes ou esprits raisonnables ; l'idée de ressemblance, dans les seules créatures déiformes. Ainsi, comme par les degrés d'une échelle, l'intelligence humaine est capable de s'élever graduellement jusqu'au principe souverain, qui est Dieu. [...] Dans l'état d'innocence, lorsque l'image n'était pas viciée, mais rendue déiforme par la grâce, le livre de la créature suffisait, dans lequel l'homme pouvait s'exercer lui-même à saisir la lumière de la sagesse divine. [...] L'homme déchu ne peut y parvenir sans d'abord reconnaître ses défauts et ses propres ténèbres. Il ne peut le faire qu'en considérant et en observant la ruine de la nature humaine³. »

Donc cette idée d'un « livre du monde », qui suppose que le monde n'est pas dépourvu de sens, de raison, d'intelligibilité, n'est pas une idée inventée par Galilée. Il s'agit d'un lieu

³ *Breviloquium*, II, 12.

commun au Moyen-Âge, hérité des Pères de l'Église et encore avant de l'Écriture Sainte et de sa méditation sur la Sagesse créatrice. Là où Galilée innove, c'est qu'au lieu de poser une similitude entre le livre du monde et le livre des Saintes Écritures, au lieu de dire que l'un et l'autre livre contiennent des signes qui nous renvoient à Dieu, Galilée postule une hétérogénéité radicale entre les deux livres. Le livre du monde n'est pas écrit dans la même langue que la Bible, mais dans une langue très différente : la langue mathématique. Or autant la Bible est signe de Dieu et permet au monde de signifier Dieu (par exemple si je traverse un cours d'eau à pied je penserai à la traversée du Jourdain par Israël, au baptême du Christ, etc., et finalement à Dieu), autant il est délicat de dire que les mathématiques, en elles-mêmes, signifient Dieu. Donc le livre du monde, écrit dans une autre langue que la Bible, a une finalité différente.

Cette finalité de la science nouvelle, quelle est-elle ? On pourrait dire, en reprenant les mots de Descartes dans le *Discours de la méthode* : « devenir maître et possesseur de la nature ». Ainsi la science aurait pour finalité la technique, la technologie, qui nous permet de développer de manière incroyable nos pouvoirs d'action sur le monde. Et c'est vrai qu'aujourd'hui la science ne peut guère être séparée de la technologie, ne serait-ce qu'en raison des coûts faramineux des programmes de recherche en physique, chimie, biologie, robotique, etc. Qui va financer ces programmes ? Ou bien des entreprises privées, mais dans ce cas il y aura toujours la perspective d'une application industrielle permettant aux investisseurs de rentrer dans leurs fonds, ou bien des structures étatiques, mais là encore l'attribution des crédits publics à tel ou tel programme de recherche suppose que l'on privilégie le plus utile pour la santé publique, les applications militaires, etc.

Donc au total on pourrait dire : la finalité de la science moderne, c'est l'*utilitarisme*. Grâce au déchiffrement du livre du monde écrit dans la langue mathématique, l'homme acquiert un pouvoir d'action sur le monde et ainsi peut fabriquer quantité d'instruments utiles qui améliorent (ou devraient améliorer...) sa qualité de vie.

La finalité utilitariste de la science, je ne dis pas qu'elle n'existe pas ni qu'elle ne doive être soumise à un discernement critique radical. C'est un point sur lequel des penseurs contemporains comme Martin Heidegger (1889-1976), Jacques Ellul (1912-1994) ou Michel Henry (1922-2002) ont beaucoup insisté : la science qui a pour corolaire la technologie n'est jamais neutre éthiquement et elle doit pouvoir être critiquée par une autre instance qu'elle-même. Néanmoins la finalité utilitariste de la science me paraît seconde au plan de la motivation réelle et vivante des scientifiques. Ce pourquoi un homme fait de la science, ce qui le meut existentiellement, ce n'est jamais d'abord et avant tout la perspective des applications pratiques de ses découvertes mais la *soif de comprendre*. Historiquement, on peut d'ailleurs remarquer que les applications pratiques de la science moderne ont été longues à venir. Au XVIII^e siècle il s'agit surtout d'améliorer les instruments de mesure utilisés par les scientifiques eux-mêmes, ce qui ne concernait qu'une toute petite élite de la société européenne. Ce n'est qu'au XIX^e siècle, avec la révolution industrielle, que la science a fait preuve de sa capacité à changer le cadre de vie global de la société. Donc on ne peut guère justifier l'apparition de la physique nouvelle, au XVII^e siècle, par une motivation pratique. Il s'agit bel et bien d'une motivation théorique.

« On aurait du mal à trouver, dans les acquis scientifiques de la Renaissance, ce qui aurait rendu nécessaire ou justifié la conception d'une nature entièrement soumise à des lois mathématiques. La science chinoise, alors plus avancée sur bien des plans, n'a pas accompli ce saut théorique. Un saut qu'on ne comprend pas davantage comme émanant d'intérêts

pratiques, de problèmes urgents réclamant solution : les applications n'ont pu, aux débuts de la science moderne, être motrices, pour la simple raison qu'elles n'existaient pas. La nouvelle physique fut d'abord tout sauf pratique, elle n'était que théorie⁴. »

Telle est, à mon sens, la finalité première de la science moderne : une immense curiosité, une immense soif de comprendre le monde, mais un monde *qui n'est plus perçu comme étant le signe de Dieu*. Comprendre le monde, pour la science moderne, ce n'est pas disposer un point d'appui pour s'élever jusqu'à Dieu mais se poser comme un Sujet pensant (l'homme de science) face à un Objet pensé (le monde). Tout se passe désormais entre l'homme et le monde, et Dieu n'a plus aucun rôle à jouer dans la connaissance que l'homme peut avoir du monde. Dieu est expulsé du monde, au moins *méthodologiquement*. Pour la science moderne, comprendre un phénomène naturel ne consiste pas à le déchiffrer à la lumière du dessein créateur et sauveur de Dieu mais à le mettre en équations mathématiques. On peut dire que cette expulsion de Dieu hors de la connaissance du monde n'est que méthodologique, elle n'en constitue pas moins une rupture totale avec le point de vue de la Bible prolongé par la théologie des Pères et des médiévaux.

Écoutons Paul Ricœur décrire l'éclatement de la synthèse médiévale où tous les ordres de connaissance et d'action se répondaient les uns aux autres et où tous ensembles se rapportaient à Dieu.

« Cette synthèse tenait par une suite de raccords qui aujourd'hui ont sauté. La physique était la science par excellence de la réalité ; mais elle n'était pas une science instruite par les mathématiques, mais un commentaire au ras des spectacles familiers de la vie ; l'évaporation de l'eau, la chute des corps, le ralentissement du bateau par les courants contraires ou par le frottement sur les hauts fonds. Ainsi, les mathématiques n'étaient pas la science conductrice ; selon le vœu d'Aristote (contre Platon), elles n'étaient pas le principe de l'interprétation du monde, mais une abstraction prélevée sur la réalité concrète, sur la nature (*physis*), sur sa plénitude sensible : chaud et froid, lourd et léger.

C'est cette physique non mathématique, cette physique qualitative, qui venait se loger dans la synthèse théologique ; elle était toute prête d'ailleurs, grâce à la cosmologie où elle se fixait, à être harmonisée avec le récit de la création dans la Genèse.

À son tour, cette science de la nature, cette « physique » venait s'encaster dans une science de l'être en général, dans une ontologie, laquelle culminait dans les preuves rationnelles de l'existence de Dieu.

Enfin, la théologie révélée venait s'ajouter comme un couronnement au fronton de cette théologie naturelle.

La science médiévale de la nature s'est écroulée avec la cosmologie (la représentation du ciel, des astres et de la terre) qui la soutenait ; l'ontologie a sombré dans l'argumentation stérile des glossateurs dès avant la Renaissance ; le passage de la théologie naturelle à la théologie révélée a été remis en question par la Réforme. Enfin, le Moyen-Âge a échoué politiquement. Dès lors, l'univers médiéval était en pièces⁵. »

L'univers médiéval a été mis en pièces par la Modernité parce que la science moderne a expulsé Dieu hors monde. Certes, cette expulsion n'est au premier abord que *méthodologique*. Les scientifiques chrétiens insistent à juste titre sur ce point : quand ils font de la physique ou de la biologie, ils n'ont pas recours à Dieu, aux dogmes de l'Église, non

⁴ Olivier REY, *Itinéraire de l'égarement*, p. 45.

⁵ Paul RICŒUR, « L'homme de science et l'homme de foi », in *Pensée scientifique et foi chrétienne*, Centre Catholique des Intellectuels Français, Paris, Fayard, 1953, p. 79.

qu'ils cesseraient de croire en Dieu ou aux dogmes mais par question de méthode. En revanche quand ces mêmes personnes vont à la messe, elles professent sans difficulté le *credo* car il ne s'agit pas là d'une activité scientifique. Tout cela est très juste mais, malgré tout, l'expulsion méthodologique de Dieu par la science ne peut pas ne pas poser en même temps une question *ontologique*. Le simple fait que la science soit possible, le simple fait qu'il soit possible de développer une connaissance du monde en faisant totalement abstraction du Créateur, cela ne peut pas ne pas bousculer notre foi en Dieu. Car si vraiment Dieu est à l'origine du monde, comment est-il possible de comprendre le monde en négligeant Dieu ? La Bible et la Tradition disaient : si nous ne déchiffrons pas facilement Dieu dans le livre du monde, c'est que nous sommes pécheurs. Mais qui oserait dire que la loi de la chute des corps, qui déchiffre le monde sans faire intervenir Dieu, est une conséquence de notre péché ? La science, prise comme corpus de connaissances sur le monde, n'est ni bonne ni mauvaise. Prise en elle-même, la connaissance scientifique n'est pas un péché... et pourtant elle ne déchiffre pas le monde à la lumière de Dieu.

Il était donc inévitable que l'expulsion méthodologique de Dieu par la science moderne conduise à une expulsion ontologique de Dieu⁶. Cette expulsion ontologique comporte deux formes, une forme atténuée et une forme radicale.

Dans la forme atténuée, on ne nie pas le fait que Dieu existe ou puisse exister, mais on pense qu'il n'y a aucun moyen de remonter jusqu'à Lui à partir du monde matériel déchiffré par la science. C'est ce que traduit l'expression célèbre de Max Weber : « le désenchantement du monde ». Le seul chemin éventuellement encore ouvert à l'homme pour remonter jusqu'à Dieu doit passer par l'homme lui-même, par son intériorité, par sa spiritualité, par sa liberté, toutes choses qui ne se trouvent pas dans le monde matériel déchiffré par la physique moderne. Citons le philosophe Jean-Noël Dumont :

« Ce que l'on peut appeler la preuve *a contingentia libertatis* est bien la seule affirmation de Dieu dans la modernité. Non pas aller de l'être des choses à l'être de Dieu par une gradation ontologique continue, mais partir d'un manque d'être de la liberté pour aller à la liberté créatrice⁷. »

Dans la forme radicale de l'expulsion ontologique de Dieu par la science, Dieu n'existe tout simplement pas. Il n'y a plus aucune place pour Dieu ni dans le monde ni en l'homme parce que Dieu était une illusion que la science a dissoute. Cette forme radicale se développe notamment quand la science s'empare de l'homme lui-même pour objet d'étude, c'est-à-dire dans le passage des sciences physiques aux sciences humaines. Ce qui auparavant restait le domaine réservé des philosophes et des prêtres, à savoir l'âme humaine avec les méandres de ses phénomènes vitaux, s'expose à la méthode scientifique des sociologues, des économistes, des psychanalystes, des neurobiologistes. Dans ce cas la différence qualitative entre le monde matériel étudié par la physique moderne et l'intériorité humaine tend à disparaître, ce qui fait que même la preuve *a contingentia libertatis* dont parlait Jean-Noël Dumont cesse d'être convaincante.

⁶ Je ne parle pas ici d'une nécessité logique (on peut concilier logiquement la foi en Dieu et la méthodologie scientifique) mais d'une nécessité historique tenant compte de « la plus grande pente » de l'esprit humain marqué par le péché.

⁷ Jean-Noël DUMONT, « Descartes et Pascal – l'affirmation de Dieu à l'heure de la modernité », in *La vérité dans ses éclats. Foi et raison*, Étienne VETÖ et Blandine LAGRUT (dir.), Paris, Ad Solem, 2014, p. 120.

Résumons-nous. Avant la science moderne, l'homme n'était jamais dans un pur face-à-face avec le monde. Toujours la connaissance que l'homme avait du monde mobilisait implicitement ou explicitement Dieu : ou bien parce que l'homme reconnaissait dans le monde un vestige de Dieu et pouvait à partir de là remonter jusqu'au Créateur ; ou bien parce que l'homme ne reconnaissait pas cette trace de Dieu et il était renvoyé à son propre aveuglement, à son péché ou au péché originel qui avait blessé son intelligence. En tout cas il y a avait toujours ces trois pôles situés l'un par rapport à l'autre : l'homme, le monde, Dieu.

Avec la physique moderne, le pôle divin disparaît. L'homme est dans un face-à-face avec le monde, et il ne dépend que de son intelligence et de sa ténacité que le monde lui livre, en langage mathématique, les secrets de son fonctionnement. Le monde connu par la science n'est plus le signe de Dieu, il est désenchanté. S'il reste signe de quelque chose, c'est de l'intelligence humaine, d'où la fascination que de grands esprits peuvent avoir pour la science. En déchiffrant les lois mathématiques du monde, l'homme découvre en même temps l'incroyable puissance de sa rationalité. Dans les lois physiques a lieu une forme de révélation, non pas la révélation de la raison divine mais de la raison humaine. Grâce à la science, le monde devient comme un miroir dans lequel l'homme contemple la puissance d'abstraction de son esprit, sa capacité quasi infinie à mettre en équations le réel. Hegel a des pages assez fantastiques à ce sujet dans la *Phénoménologie de l'Esprit*, où il parle de l'entendement comme d'un « monde renversé ». À cause de ce face-à-face spéculaire entre l'homme et le monde, il faut reconnaître avec franchise que la science favorise souvent un certain orgueil intellectuel. Plus ou moins consciemment, il n'est pas rare que le scientifique cherche moins à atteindre la rationalité du monde qu'à éprouver la limite de son intelligence, plus exactement la non-limite de son intelligence. Il s'enivre de sa propre capacité à déchiffrer mathématiquement le monde, à tel point que finalement le monde n'a plus d'autre intérêt que de révéler à l'homme l'infinité de sa raison...